

avocat, commissaire-priseur, comme si on manquait de ces gens-là, comme si le besoin s'en faisait sentir. Les classes finies, on se saigne aux quatre membres pour lui faire étudier la médecine ou le droit, mais le pauvre jeune homme ennuyé, lancé au milieu des séductions, s'amuse beaucoup et n'étudie guère. Il a deviné la béate crédulité de ses parents et leur insatiable orgueil. Il se sert de tout cela pour épuiser leur bourse : envoyez-moi cent francs, je passe un examen ; envoyez-moi deux cents francs, je viens d'acheter beaucoup de livres ; envoyez-moi trois cents francs, j'ai fait de grandes connaissances, je suis reçu chez le préfet ; on m'a présenté à un ambassadeur, il faut que je renouvelle ma toilette. Inutile de dire que le plus souvent, livres, examen et ambassadeur sont fantastiques. Tout le monde sait les moyens que les étudiants emploient pour exploiter la bourse paternelle. Les camarades savent bientôt qu'elle est l'origine du nouveau débarqué, et quand il y a espérance que son père sera un *vrai pigeon* à plumer, il est bientôt entouré d'amis. L'habitant des villes s'étonne qu'il puisse y avoir dans les campagnes des gens doués d'une aussi robuste crédulité, et assez imprudents pour lancer dans la liberté et les séductions citadines un jeune homme simple, sans expérience, avec de l'argent dans sa bourse. Inutile de dire que les études sont insignifiantes, et que souvent de tant de dépenses, il ne résulte qu'un pauvre médecin, un avocat sans causes ou un grand inutile.

Ce qu'il y a de plus triste, c'est que l'on fait quelquefois tous ces sacrifices au détriment des autres enfants ; on s'attache à l'un d'eux, celui-là aura tout. Cesera un monsieur, tandis que les autres seront des paysans ; on ne sait pas combien cela les blesse, et quelle responsabilité les parents assument sur leur tête.

Un cultivateur avait placé son fils aîné, Léon, dans un des principaux pensionnats de Paris. Pour subvenir aux frais qu'il s'était imposés, il eut recours aux économies, aux privations de toute nature. La nourriture devint plus frugale qu'elle ne l'avait jamais été ; la viande fut congédiée de la table, pour n'y reparaître momentanément qu'aux grands jours, et le fils cadet, Adolphe, à peine âgé de quatorze ans, dut se livrer à de rudes labeurs pour remplacer, autant que possible, un garçon de ferme qu'on avait renvoyé.

Jusqu'à cette année, M. Léon n'avait que difficilement mordu au gâteau préparé, pour les conscrits universitaires, par Lhomond, Noël, Planche et *tutti quanti*, avec le miel attique et la fleur du froment romain ; mais en dernier lieu, un professeur plus habile trouva moyen de presser le grand ressort de son intelligence, et dernièrement le jeune garçon, qui avait obtenu deux prix et plusieurs accessits, rentrait, sous la conduite d'un parent, à la maison paternelle, le front chargé de couronnes.

C'était un beau jour de fête pour le cultivateur. Pour faire les préparatifs du repas auquel devaient être invitées les notabilités du village, on s'était levé avant le jour, et Adolphe avait dû redoubler d'activité, afin d'accomplir en peu de temps ses rudes et grossiers labeurs quotidiens. Quand, revenu des champs avec les vaches, il rentra dans la ferme vêtu d'un bourgeron, d'un pantalon de travail, coiffé d'un bonnet de coton bleu, et chaussé de gros sabots, il trouva son frère en élégant costume de collégien, au milieu des voisins et des voisines qui l'adulaient et s'extasiaient à chacune de ses paroles. Comme il s'approchait pour l'embrasser, M. Léon se détourna en s'écriant dédaigneusement : "Ah ! mon cher, comme tu sens la bouse de vache !" Et tout le monde de rire. Adolphe, confus, se retira et disparut sans qu'on fît attention à lui.